

CHASSEUR DE GUÊPES

JOHNY LEBON



Johnny Lebon

Chasseur de guêpes

© Johny Lebon, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8442-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

REGARD D'UN YAB SUR L'ÉVOLUTION DE SON TI PEÏ

LEBON JOHNY

Johnny Lebon est né dans un petit hameau perdu dans les hauts de Saint Louis et est un fervent défenseur de la nature qu'il voit comme une seconde mère. Ses écrits ont pour but de sensibiliser le monde à la préservation de la biodiversité et de beauté de son île natale, La Réunion. Il souhaite faire passer des messages à tout un chacun afin de faire prendre conscience de l'urgence de protéger la nature et de changer le modèle sociétal pour tendre vers un monde durable et laisser ainsi une planète viable aux générations futures.

Préface

Nous vivons dans un monde hyper connecté, ultra gourmand en énergie et on ne cesse de constater la dégradation de nos milieux naturels avec depuis l'ère de l'anthropocène une diminution drastique de la biodiversité, une pollution accentuée mettant en péril nos ressources, une crise climatique et sanitaire qui compromettent l'avenir des générations futures.

Ce livre se veut être juste un cri du cœur pour demander à tous les humains de prendre conscience que l'on est entrain de scier la branche sur laquelle on est assis.

Il est encore temps de changer de modèle afin que demain les générations futures, nos enfants, petits enfants n'aient pas à nous reprocher notre immobilisme devant l'évidence et notre égoïsme basés sur le profit à outrance.

Avant-propos

Ce roman basé sur des brides de vécu est un appel d'humain à humain à aimer notre Mère Terre et un appel au peuple qui en tant qu'insulaire doit faire le maximum pour préserver la beauté et l'intégrité de notre patrimoine faunistique et floristique.

Préserver nos traditions culinaires et rejeter autant que cela est possible l'ultra consommation et le gaspillage inutile. Que nos politiques cessent leur acharnement aveugle à vouloir toujours plus de profit au détriment de la Nature. On est tous sur le même radeau.

Z'enfants les hauts

— Je m'appelle Pierre mais on me surnomme "Maguithe". Je suis né dans un petit coin perdu des hauts du Sud de l'Île de la Réunion quelques années après la fin de la seconde guerre mondiale, en 1954 plus exactement à une époque où le pays manque cruellement de biens de consommation et où se nourrir convenablement n'est pas permis à tout le monde. Je suis issu d'une famille nombreuse, pauvre, d'un père agriculteur, qui se tuait à la tâche et d'une mère courage, femme au foyer comme la plupart des créoles de cette époque mais qui en plus de ses tâches ménagères ne rechignait pas à aider aux gros travaux des champs. Avait-elle vraiment le choix quand on a 8 enfants à nourrir ? Heureusement que dans ce coin reculé, la nature, si on se donnait la peine de la respecter et de la travailler, pouvait aider à la survie en nous fournissant les fruits, les légumes, les racines qui agrémentaient notre quotidien. La viande ou même la morue étaient réservés pour le dimanche car rare à cette époque. Mon père se levait tous les matins avant le chant du coq pour aller dans l'habitation¹ cultiver son petit lopin de terre, terrain qu'il exploitait en tant que "ti colon" à la solde d'un gros exploitant agricole. Après avoir nourri les animaux de la petite basse-cour et donner les restes du repas de la veille au cochon verrat qu'il avait acheter ainsi qu'à la mère truie productrice qui avait pas moins de 8 petits porcelets (animaux si précieux en ces temps de misère), il se préparait à une longue et harassante journée de travail. Papa se faisait aider par tous et surtout par notre mère, qui comme lui se réveillait toujours aux aurores et cela peu importe le temps car le paysan qu'il est ne connaît pas de répit même quand, durant l'hiver austral les températures sont glaciales le matin. Il attelait alors le bœuf Moka à sa petite charrette et nous grimpons mes frères et moi dans le petit attelage cahotant et rustique afin d'aller aider le paternel dans les champs de maïs ou de cannes à sucre selon les saisons. On était réveillé très tôt et la journée commençait dans la petite cuisine en bois, espace alimenté par un feu réchauffant et nous servant à la fois de lieu où cuire les aliments mais aussi de garde-manger. On prenait alors un bon café noir Bourbon pointu moulu à la grègue², aux arômes subtils et un bon gazon de riz chauffé, accompagné de son traditionnel rougail tomates poc poc³ bien pimenté qui vous mettait la bouche en feu et les larmes aux yeux mais qui avait l'avantage d'ouvrir l'appétit de bon matin. La cuisine fleurait bon l'odeur du café grillé et des saucisses ou autres boucanés⁴ suspendus

au dessus du foyer quand une fois dans l'année père tuait le cochon engraisé pour en utiliser toutes les parties. Ne dit-on pas que dans le cochon tout est bon, cette maxime est d'autant plus véridique durant cette période d'après guerre où l'on manquait cruellement de tout. Le cochon est alors un investissement sur lequel on porte une attention toute particulière, c'est un peu le compte épargne de ce temps lointain. Après nous être restauré, on remplissait la soubik⁵ en prévision du repas de la journée. Mère mettait un point d'honneur à garnir notre déjeuner avec soit des patates douces de la cour, soit un zembrocal⁶ maïs, accompagné de pois du cap et de temps en temps d'une queue de morue ou de sounouk⁷ ou des maniocs bouillis qui nous remplissaient bien le ventre et nous permettaient de tenir la journée à effectuer des tâches harassantes. On se dirigeait alors vers les champs qui se situaient à 30 minutes en charrette de notre maison, emmenant pioches, faucilles, bertelles et autres ustensiles utiles pour le travail de la terre. Commenait alors une journée qui ne se terminera que lorsque le soleil sera sur le point de tirer sa révérence. On gratte, on désherbe, on plante les semences, on se fait piquer partout par les fourmis voraces et on se déchire les lambeaux de vêtements qui nous restent dans les cannes souvent. Père ne souffrait d'aucune contestation possible et la contradiction et les plaintes non tolérées. Gare à celui qui osait refuser les travaux demandés, il avait droit à coup sûr à une volée de coups de chabouk⁸ bien placée ou pire encore il était privé de nourriture du soir et devait s'il se rebellait, dormir dans le parc bœuf à même la paille. Cela calmait obligatoirement les récalcitrants. J'ai 5 frères et 2 sœurs qui ont chacun leur caractère et certains avaient l'âme plus rebelle que les autres et goûtaient souvent aux punitions et brimades diverses. Moi j'étais du genre un peu paresseux et essayait d'en faire le juste minimum syndical, ayant une moins bonne résistance physique que mes frères. J'étais néanmoins logé à la même enseigne que les autres, exception faite des charges trop lourdes à porter. Père pouvait adapter le travail à la capacité de chacun mais gare au travail non effectué. Il s'occupait toujours d'aller chercher des lianes dans la forêt pour fabriquer des paniers en osier tressé qu'il revendait pour récupérer des maigres sous. C'est ainsi que je fus responsable de travaux de coupe de bois léger et surtout charger d'emmener les taureaux au pâturage pour les nourrir et les mener à la source pour les faire boire. En période de coupe de la canne à sucre je dois récupérer les pois mascates⁹ qui rendront les bœufs plus forts. Je profitais de ces moments pour me gaver de goyaviers, de zembrozades¹⁰, de mûriers et autres

fruits de saison et pour respirer l'odeur puissante des longoses¹¹ qui pullulent dans ces sous bois verdoyants et frais. Rêvassant, allongé dans l'herbe ou appuyé contre un arbre majestueux et après avoir solidement attaché le bœuf qui broute de l'herbe grasse à profusion, je me délectais de cette tranquillité qu'apporte la forêt, de ce bruissement léger du vent dans les arbres, surtout les acacias, quand ils sont en fleur et qui dégagent une délicieuse senteur. Je profitais de ces petits moments rares de la journée car il ne fallait pas s'attarder car les autres tâches n'attendaient pas. Il y avait le ramassage du bois mort et des fagots à préparer pour alimenter le feu de la cuisine, il y avait les herbes à arracher pour nourrir les animaux, le charroyage de l'eau dans la rivière, eau servant aussi bien aux bêtes qu'aux hommes, l'eau au robinet domestique n'existant pas à cette période et un fer-blanc sur la tête et un autre à la main on s'en allait remplir la citerne que père avait mis en place afin de stocker le précieux liquide de vie. Les midis quand on étaient tous sur l'habitation et qu'arrivait l'heure du déjeuner, on s'asseyait à même le sol ou sur une souche de bois mort afin de se régaler ensemble des victuailles que mère avait préparé avec amour pour nous. Quelle joie de rire, d'échanger avec les frères ! Ces précieux moments passés avec père, qui était assez réservé et dur mais qui aimait ses enfants, à sa façon, avec son éducation paysanne et la dureté de cette vie où on se bat pour arracher sa subsistance à la terre, resteront inoubliables ! La pause déjeuner durait environ 1h, ce qui nous laissait le temps de faire un petit somme, une brindille à la bouche et le chapeau la paille posé sur le visage pour se protéger de l'ardeur du soleil et pouvoir roupiller une petite vingtaine de minutes. Même si la vie était rude à cette époque, j'en éprouve une profonde nostalgie. La nature, de par son exubérance et sa pureté permettait au jeune adolescent, adulte en devenir que j'étais de trouver un refuge et de se sentir partie intégrante de son environnement. J'aimais l'odeur de la terre, le chant des oiseaux, le contact avec les animaux et j'ai dès l'âge de 10 ans été initié à une des plus jolies traditions créoles qui consistent à aller chasser les guêpes hors de la saison de la coupe. Cette tradition qui remonte aux premiers esclaves marrons qui se sont réfugiés dans les hauteurs et les forêts de l'île et qui pour se nourrir ont dus s'adapter et manger des plantes et des insectes pour survivre. Cette chasse dans la forêt et dans la savane de mon pays est une chose essentielle à mon équilibre personnelle et me permet même si c'est souvent dangereux, de me sentir en osmose avec la nature de mon pays. J'attends toujours avec plaisir et impatience le début de la saison de la chasse des précieux nids, supplément de nourriture qui nous donnera à tous des protéines en plus dans notre alimentation et qui de plus est un vrai régal gustatif. Si on a de la